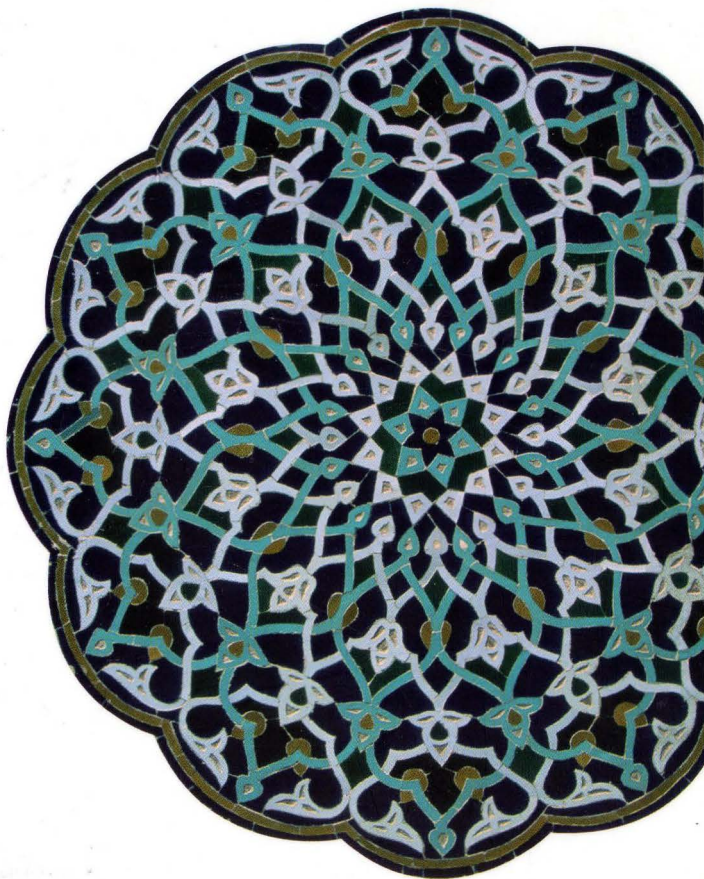


# ANTHOLOGIE DU SOUFISME

EVA DE VITRAY-MEYEROVITCH



Spiritualités vivantes

Albin Michel

« Un cœur blanc comme la neige »

Purifie-toi des attributs du moi, afin de pouvoir contempler ta propre essence pure,  
 et contemple dans ton propre cœur toutes les sciences des prophètes, sans livres, sans professeurs, sans maîtres.  
 Le livre du soufi n'est pas composé d'encre et de lettres; il n'est rien d'autre qu'un cœur blanc comme la neige <sup>21</sup>.

Rûmî

21. Rûmî : *Mathnavî*, II, 159.

*Ainsi que le dit encore le grand mystique Abû Yazîd Bistamî :*

**Le savant n'est pas celui qui emprunte sa connaissance à quelque livre et qui devient ignorant quand il oublie ce qu'il a appris. Le vrai savant est celui qui reçoit, quand il le veut, sa connaissance de son Seigneur, sans étude ni enseignement <sup>23</sup>.**

*Ghazâlî*

23. Ghazâlî : *Ihyâ'*, III, 23.

## La vision du cœur

On demanda à Abû Sa'ïd ibn Abi-l-Khayr : « Quand un homme est-il délivré des besoins ? »

« Quand Dieu l'en délivre; ceci ne s'opère pas grâce aux efforts de l'homme, mais avec l'aide et la grâce de Dieu. Tout d'abord, Il produit en lui le désir de parvenir à ce but. Puis, Il lui ouvre la porte du repentir — *tawba*. Ensuite, Il le jette dans la mortification — *mujâhada* —, de telle sorte qu'il continue à lutter et, pour un temps, à se louer de ses efforts, pensant qu'il est en train de progresser et de réaliser quelque chose; mais ensuite il tombe dans le désespoir et n'éprouve plus de joie. Alors, il sait que son œuvre n'est pas pure, mais souillée, il se repent des actes de dévotion qu'il avait cru être les siens propres, et s'aperçoit qu'ils avaient été accomplis par la grâce et le secours divins, et qu'il était coupable d'associationisme — *shirk* — en les attribuant à ses propres efforts. Quand ceci lui devient évident, un sentiment de joie pénètre dans son cœur. Alors Dieu lui ouvre la porte de la certitude — *yaqîn* — de sorte que pendant un temps il prend n'importe quoi de quiconque et accepte l'insolence et endure l'abaissement et sait avec certitude par Qui cela est produit, et le doute à ce sujet est écarté de son cœur. Alors Dieu lui ouvre la porte de l'amour — *mahabba* —, et ici aussi l'égoïsme apparaît pendant un temps, et il est exposé au blâme — *malâma* — : ce qui signifie que, dans son amour pour Dieu, il affronte sans crainte tout ce qui peut lui arriver et ne prend pas garde aux reproches; mais il pense encore : « j'aime », et ne trouve pas de repos avant de s'apercevoir que c'est Dieu qui l'aime et qui le maintient dans cet état d'amour, et que c'est là le résultat de l'amour et de la grâce de Dieu, et non de ses propres efforts. Alors, Dieu lui ouvre la porte de l'unité — *tawhîd* — et fait qu'il comprend que toute action dépend du Dieu Tout-Puissant. Alors, il voit que tout est Lui, que tout est fait par Lui, et que tout est à Lui; qu'Il a donné à Ses créatures cet amour-propre afin de les mettre à l'épreuve, et que c'est Lui qui, dans Son Omnipotence, veut qu'elles s'en tiennent à cette fausse opinion, parce que l'omnipotence

est Son attribut, de sorte que lorsqu'elles considèrent Ses attributs elles savent qu'Il est le Seigneur. Ce qu'il savait auparavant par ouï-dire lui devient à présent connu intuitivement, tandis qu'il contemple les œuvres de Dieu. Alors il reconnaît entièrement qu'il n'a pas le droit de dire « je » ou « mon ». A ce degré, il contemple sa misère; les désirs l'abandonnent et il devient libre et tranquille. Il souhaite ce que Dieu souhaite; ses propres souhaits ont disparu, il est délivré de ses besoins et s'est acquis la paix et la joie dans les deux mondes... D'abord, l'action est nécessaire, puis la connaissance, afin que tu puisses savoir que tu ne sais rien et que tu n'es rien. Ceci n'est pas facile à savoir. C'est une chose qui ne peut être enseignée vraiment, ni cousue avec une aiguille ou attachée avec un fil. C'est un don de Dieu.

La vision du cœur est ce qui compte, non la parole de la langue. Tu n'échapperas jamais à ton moi — *nafs* — avant de l'avoir tué. Dire : « Il n'y a pas de dieu sinon Dieu » ne suffit pas. La plupart de ceux qui prononcent verbalement la profession de foi sont des polythéistes dans leur cœur, et le polythéisme est le seul péché impardonnable. Le corps tout entier est plein de doute et de polythéisme. Il faut que tu les chasses afin d'être en paix. Tant que tu ne renonceras pas à ton « moi », tu ne croiras jamais en Dieu. Ton « moi », qui te garde éloigné de Dieu et te fait dire : « Un tel a mal agi à mon égard, un tel a bien agi, met l'accent sur la créature; et tout ceci est du polythéisme. Rien ne dépend des créatures, tout dépend du Créateur. Il faut que tu saches et proclames cela, et, l'ayant proclamé, tu dois rester ferme. Rester ferme — *istiqâma* — signifie que lorsque tu as dit « Un », tu ne dois plus jamais dire « deux ». Le créateur et la créature sont « deux »... Demeurer ferme consiste en ceci : quand tu as dit « Dieu », tu ne dois plus parler ou avoir la pensée des choses créées, comme si elles n'existaient pas... Aime Celui qui ne cesse pas d'être lorsque toi tu cesses afin d'être tel que tu ne cesseras jamais d'être <sup>24</sup>. » *Abû Sa'id ibn Abî'l-Khayr*

24. Abû Sa'id ibn Abî'l-Khayr, cité par R.A. Nicholson, *Studies in Islamic Mysticism*, 1921, Cambridge University Press, p. 52-53.

### Le chercheur de la Vérité

L'homme en quête de Dieu sera-t-il satisfait d'une station lointaine ?

Non, car il n'aspire à rien qui soit moins que l'union.

Le vrai chercheur sur son visage porte un signe, sur son front luit une lumière rayonnante.

Il est toujours proche, courtois, respectueux, résolu, envers les censeurs indulgent, honorant

l'ami véritable. Son but transcende tous les buts :

rien qui puisse lui faire obstacle, l'abrupt est pour lui aplani.

Il n'a d'autre visée à côté de sa cible.

L'attachement à la famille ne l'en détourne, ni le blâme.

Belle est la description qui, par elle-même,

suffit à le définir : chercheur de la Vérité <sup>6</sup>.

Tel est celui qui La recherche; il fait de sa quête

l'unique objet de ses regards. Puis, dépouillant son âme

des défauts qu'il y trouve, lorsqu'elle est nue

de leurs opposés il la revêt. Serviteur de Dieu en tous temps

et tous lieux,

à ses obligations rituelles légales,

de son propre gré il en ajoute d'autres,

5. Rûmi : *Le Livre du Dedans*, chapitre 51, traduction d'Éva de Vitray-Meyerovitch, Paris, 1975, Sindbad éd. Réédition à paraître chez Albin Michel.

6. *Haqq* : la Vérité ou Réalité ultime, Dieu.

jusqu'à ce que la Vérité soit son ouïe, sa vue,  
sa langue et sa parole et ses mains et ses pieds <sup>7</sup>.  
Il meurt avant sa mort pour vivre en son Seigneur <sup>8</sup>,  
puisqu'après cette mort se fait la migration suprême.  
A rendre compte il s'appelle lui-même avant d'être appelé,  
étant en cela le meilleur suppléant de la Vérité <sup>9</sup>.  
Avant son être propre, de la Vérité il voit l'Être  
il le voit après lui et de quelque côté qu'il se tourne.  
Dieu Seul était et rien autre avec Lui <sup>10</sup>.  
Il est maintenant comme Il était, Dernier comme Premier <sup>11</sup>  
essentiellement Un, il n'est rien hormis Lui,  
l'Intérieur, l'Extérieur <sup>12</sup>,  
sans commencement et sans fin. Quoi que tu voies,  
tu vois Son Être. Dans l'Unification absolue,  
en Lui n'est nulle réserve. Comment l'Essence de Dieu  
serait-Elle enfermée sous un voile ? Là le seul voile est Sa  
Lumière <sup>13</sup>.  
Sheikh Ahmad al-Alawî <sup>14</sup>

7. Allusion à la tradition prophétique (*hadith qudsi*) dans laquelle Dieu dit :  
« Mon serviteur ne cesse de s'approcher de Moi par des actes de dévotion  
surrogatoires jusqu'à ce que Je l'aime, et quand Je l'aime. Je suis l'ouïe avec  
laquelle il entend, la vue avec laquelle il voit, la main avec laquelle il combat  
et le pied avec lequel il marche » (Bukhârî, *Riqâq*, 37).

8. Allusion au *hadith* : « Meurs avant de mourir. »

9. Voir le texte d'Iqbal, p. 79.

10. Allusion à un *hadith* du Prophète.

11. et 12. Ce sont quatre des « plus beaux Noms » de Dieu dans le *Qor'ân*.

13. Voir le présent ouvrage, p. 274.

### L'unité de Dieu et la Voie

Il y a trois choses qu'un homme doit pratiquer. Quiconque néglige l'une d'entre elles les négligera nécessairement toutes et quiconque s'attache à l'une d'entre elles doit nécessairement s'attacher à toutes. Efforce-toi donc de comprendre et prête attention.

La première chose est qu'avec ton esprit, ta langue et tes actions, tu proclames que Dieu est Un; et, ayant affirmé qu'Il est Un, et ayant affirmé que nul ne peut t'aider ou te nuire que Lui, tu consacres toutes actions à Lui seul. Si tu accomplis la plus infime partie de tes actions pour un autre, ta pensée et tes paroles seront corrompues, étant donné que ta raison pour agir à cause d'un autre doit être l'espoir ou la peur; et quand tu agis par espoir ou par peur d'un autre que Dieu, qui est le Seigneur et le Préservateur de toutes choses, tu t'es donné un autre dieu à honorer et vénérer.

En deuxième lieu, quand tu parles et agis avec la sincère croyance qu'il n'y a pas d'autre Dieu que Lui, tu places en Lui ta confiance, davantage que dans le monde ou l'argent ou ton oncle ou ton père ou ta mère ou qui que ce soit sur la terre.

En troisième lieu, quand tu as établi ces deux choses, à savoir : une foi sincère en l'unité de Dieu et la confiance en Lui, il convient que tu sois satisfait de Lui et non pas cour-



roucé de quelque chose qui t'est désagréable. Prends garde à la colère! Que ton cœur soit toujours avec Lui, qu'il ne soit pas écarté de Lui un seul instant <sup>4</sup>. *Shaqîq Balkhî*

4. Shaqîq Balkhî, cité par R.A. Nicholson, *Mystics of Islam*, *op. cit.*, p. 42-43.

### Le langage symbolique

Tout ce que l'on voit dans le monde visible  
est comme un reflet du soleil de ce monde...

Quand ces mots (imagés) sont entendus par l'oreille senso-  
rielle,

tout d'abord, ils désignent des objets sensibles.

Le monde spirituel est infini,

comment des mots finis peuvent-ils l'atteindre ?

Comment les mystères contemplés dans la vision extatique  
peuvent-ils être interprétés par des mots ?

Quand les mystiques traitent de ces mystères,

ils les traduisent par des images,

car les objets des sens sont comme des ombres de ce monde,

et ce monde est comme un enfant nouveau-né, et celui-là

comme la nourrice :

je crois que ces mots furent d'abord assignés

à ces mystères dans leur emploi originel.

Ensuite seulement, ils furent attribués aux objets des sens par  
l'usage du vulgaire

(car que sait le vulgaire au sujet de ces mystères ?)

et quand la raison a tourné son regard vers le monde,

3. Hujwiri : *Kashf al-Mahjûb*, traduction anglaise de R.A. Nicholson, Londres, 1911, Luzac éd., p. 367 et suiv. Sindbad.

elle a transféré certains termes en provenance de ce lieu <sup>4</sup>.  
L'homme sage considère l'analogie  
quand il tourne son esprit vers les mots et les mystères.  
Bien qu'on ne puisse atteindre des analogies parfaites,  
continue néanmoins à la rechercher sans relâche.  
En ce domaine, nul ne peut te juger,  
car il n'est point de chef à cette secte, sauf la « Vérité »  
— *Haqq* <sup>5</sup>.

Cependant, aussi longtemps que tu te conserves toi-même,  
prends garde, prends garde!

Et tiens-t-en aux expressions usitées dans la loi.

La licence <sup>6</sup> des mystiques est de trois « états » :

l'annihilation, l'enivrement, et la ferveur de l'amour.

Tous ceux qui expérimentent ces trois « états »

connaissent l'emploi de ces mots et leur signification.

Mais si tu n'as pas fait l'expérience de ces « états »,

ne sois pas un infidèle ignorant les répétant machinalement.

Ces « états » mystiques ne sont pas de vaines illusions,

tous les hommes ne parviennent pas aux mystères de la voie  
mystique.

O mon ami, le vain bavardage ne provient pas des hommes  
sincères,

connaître ces états requiert la révélation ou la foi...

... Quelle est cette mer dont la parole est le rivage ?

Quelle est cette perle qu'on trouve dans ses profondeurs ?

L'être est l'océan, la parole est la rive,

les coquilles sont les lettres, les perles, la connaissance du  
cœur.

Dans chaque vague, elle projette mille perles royales  
de traditions, de paroles saintes, de textes.

A chaque moment en surgissent des milliers de vagues,  
cependant, son eau ne diminue pas d'une seule goutte.

La connaissance prend naissance dans cette mer,

ce qui enveloppe ses perles, ce sont les lettres et la voix.

4. C'est-à-dire, des objets spirituels aux objets sensibles (commentaire de Lâhijî).

5. Car ces mystères ne sont perçus qu'au cours d'états extatiques.

6. C'est-à-dire, quand les mystiques sont hors d'eux-mêmes et incapables de contrôler leurs expressions.

Puisque c'est une allégorie qui présente ces mystères,  
il convient d'avoir recours à une illustration.  
J'ai entendu dire qu'au mois de Nisan  
les huîtres perlières montent à la surface de la mer d'Oman;  
elles s'élèvent des profondeurs des flots  
et se posent, la bouche ouverte, sur leur surface.  
La brume s'élève à partir de cette mer  
et retombe en pluie sur l'ordre de Dieu — *Haqq.*  
Là, quelques gouttes pénètrent dans l'orifice de chaque  
coquille,  
et chaque bouche est scellée comme par une centaine de liens.  
Puis chaque coquille descend dans l'abîme avec un cœur  
empli,  
et chaque goutte de pluie devient une perle.  
Le plongeur s'enfonce dans les profondeurs océaniques,  
et en rapporte les perles étincelantes.  
La rive est ton corps, la mer est celle de l'être,  
la brume est la grâce, la pluie, la connaissance des noms.  
Le plongeur dans cette mer est la raison humaine,  
qui contient cent perles enveloppées dans ses plis.  
Le cœur est comme une aiguière pour la connaissance,  
la voix et les lettres sont les coquilles de la connaissance du  
cœur.  
L'âme s'élance comme un éclair soudain <sup>7</sup>  
elle apporte ces lettres à l'oreille attentive.  
Brise donc la coquille, recueille la perle royale,  
rejette au loin l'écorce, emporte la douce amande.  
Glossaires, étymologie, morphologie,  
ne sont que des enveloppes de lettres.  
Celui qui consacre sa vie à ces choses  
a gaspillé en inutilités une vie précieuse.  
De la noix, il n'a obtenu que la coque sèche.  
On ne trouve pas le noyau sans briser la coquille.  
Cependant, le noyau ne mûrit pas sans coquille :  
c'est de la connaissance exotérique que naît la douce  
connaissance de la foi.

7. Il y a ici un jeu de mots sur *nafs* qui signifie à la fois l'âme, et le vent :  
c'est ce dernier qui emporte les huîtres perlières vers la rive.

O âme de mon frère, écoute mon conseil!  
De tout ton cœur, de toute ton âme, cherche cette connaissance de foi...

Va purifier les tablettes de ton cœur,  
pour qu'un ange vienne demeurer avec toi.

Acquiers de lui cette connaissance qui est ton héritage,  
commence à labourer ton champ pour la moisson de l'au-delà.

Lis les livres de Dieu — *Haqq* — celui de ton âme, et celui des  
cieux <sup>8</sup>. *Mahmûd Shabestari* <sup>9</sup>

8. *Qor'ân*, XLI, 53 : « Nous leur montrerons Nos signes aux horizons et en eux-mêmes. »

9. Mahmûd Shabestari : *Golshân-e-Râz*, vers 719-739 et 564-595.

## Le langage prophétique

Les prophètes se servent d'un langage concret parce qu'ils s'adressent à la collectivité et qu'ils se fient à la compréhension du sage qui les entendrait. S'ils parlent au figuré, c'est à cause du commun et parce qu'ils connaissent le degré d'intuition de ceux qui comprennent vraiment. C'est ainsi que le Prophète, dit, en parlant de la libéralité, qu'il ne donnait rien à certains qui lui étaient plus chers que d'autres, de peur que Dieu ne les jette dans le feu infernal. Il s'exprimait ainsi pour le faible d'esprit qui est esclave de l'avidité et des penchants naturels.

De même, tout ce que les Prophètes apportèrent de sciences est revêtu de formes accessibles aux plus communes capacités intellectuelles, afin que celui qui ne va pas au fond des choses s'arrête à ce vêtement et le prenne pour ce qu'il y a de plus beau, tandis que l'homme de compréhension subtile, le plongeur qui pêche les perles de la sagesse, sait indiquer pour quelle raison telle Vérité divine se revêtit de telle forme terrestre; il évalue le vêtement et l'étoffe dont il est fait et reconnaît par lui tout ce qu'il recouvre, atteignant ainsi une science qui reste inaccessible à ceux qui n'ont pas la connaissance de cet ordre.

*Ibn ul-'Arabî*

11. Ibn ul-'Arabî : *La Sagesse des Prophètes*, traduction de Titus Burckhardt, Paris, 1974, Albin Michel éd., p. 178-179.

Prière de Râbi'a al-'Adawiya

O mon Dieu, tout ce que Tu m'as réservé en fait de choses terrestres, donne-les à Tes ennemis; et tout ce que Tu m'as réservé dans le monde à venir, donne-le à Tes amis; car Tu me suffis.

O mon Dieu, si je T'adore par crainte de l'enfer, brûle-moi en enfer, et si je T'adore par espoir du paradis, exclue-moi du paradis; mais si je T'adore uniquement pour Toi-même, ne me prive pas de Ta beauté éternelle.

O mon Dieu, ma seule occupation et tout mon désir en ce monde, de toutes les choses créées, c'est de me souvenir de Toi, et dans le monde à venir, de toutes les choses du monde à venir, c'est de Te rencontrer. Il en est pour moi ainsi que je l'ai dit; mais Toi, fais tout ce que Tu veux.

*Râbi'a bint Ismâil al-'Adawiya*

## 5. Vies et coutumes des soufis

Râbi'â al-'Adawiya :  
 sa naissance et sa jeunesse

*Râbi'âal-'Adawiya est née à Basra au 8<sup>e</sup> siècle (2<sup>e</sup> siècle de l'hégire).*

La nuit où Râbi'â vint sur terre, il n'y avait rien dans la maison de son père, qui était très pauvre : pas même une goutte d'huile ni un morceau de tissu pour l'envelopper. Râbi'â était sa quatrième fille, c'est pourquoi lui fut donné ce nom (« la quatrième »). « Va demander à notre voisin un peu d'huile, que j'allume la lampe », dit sa femme. Or, le père avait fait vœu de ne jamais rien demander à personne. Il s'en alla donc, et se contenta de poser la main sur la porte du voisin, puis il revint. « Ils n'ouvrent pas la porte », dit-il. La pauvre femme pleura amèrement. Plein d'angoisse, le père s'endormit, et vit en songe le Prophète.

« Ne t'afflige pas, lui dit le Prophète, cette petite fille qui vient de naître est une reine d'entre les femmes, qui priera pour soixante-dix mille membres de ma communauté. Va demain chez Isa-e Zadan, le gouverneur de Basra. Écris sur un bout de papier ce qui suit : « Chaque nuit, tu m'adresses



cent bénédictions, et chaque nuit de Vendredi, quatre cents. Hier soir, était Vendredi, et tu m'as oublié. En expiation, remets à cet homme quatre cents dinars légitimement acquis. »

Se réveillant, le père de Râbi'â fondit en larmes, écrivit ce que le Prophète lui avait dicté, et envoya le message au gouverneur par l'entremise d'un chambellan.

« Donnez aux pauvres deux mille dinars en remerciement de ce que le maître se soit souvenu de moi », ordonna le gouverneur lorsqu'il prit connaissance de la missive. « Donnez aussi quatre cents dinars au sheikh, et dites-lui : « Je souhaiterais que tu viennes afin que je puisse te voir. Mais je ne trouve pas convenable qu'un homme comme toi se dérange pour venir chez moi. Je préférerais frotter ma barbe sur ton seuil. Toutefois, je t'en adjure par Dieu, si tu as besoin de quoi que ce soit, fais-le moi savoir. » Le père de Râbi'â prit l'or et acheta tout ce qui lui était nécessaire.

Quand Râbi'â fut un peu plus âgée, son père et sa mère moururent; une famine sévit à Basra, et ses sœurs furent dispersées. Râbi'â s'aventura dehors, et un mauvais homme s'empara d'elle et la vendit pour six dirhams. Son maître la fit travailler durement. Un jour, elle marchait sur la route quand un étranger s'approcha. Râbi'â s'enfuit. En courant, elle tomba de tout son long et se démit la main.

« Seigneur Dieu, s'écria-t-elle en se prosternant face contre terre, je suis étrangère, orpheline de père et de mère, prisonnière impuissante, la main brisée. Cependant, je ne m'afflige pas. Tout ce que je désire, c'est Ton bon plaisir, savoir si Tu es ou non satisfait de moi. » « Ne pleure pas, lui dit une voix. Demain, tu auras un « degré » tel que les chérubins du ciel t'envieront. »

Râbi'â retourna donc chez son maître. Le jour, elle jeûnait et servait Dieu, et la nuit elle se tenait debout en prière jusqu'au jour. Une nuit, son maître se réveilla de son sommeil, et, regardant par la fenêtre de sa chambre, aperçut Râbi'â qui se prosternait en disant : « O Seigneur, Tu sais que le désir de mon cœur est de me conformer à Tes ordres et que la lumière de mes yeux est de Te servir. Si la chose ne dépendait que de moi, je ne cesserais pas une seule heure de Te servir; mais c'est Toi-même qui m'as soumise à une créa-

ture. » Ainsi priait-elle. Son maître vit une lanterne suspendue sans aucune chaîne au-dessus de la tête de Râbi'â; sa lumière illuminait toute la maison. Voyant cela, il s'effraya, et réfléchit jusqu'à l'aube. Au lever du jour, il appela Râbi'â, lui témoigna de la bienveillance et la libéra. « Permits-moi de partir », lui dit-elle. Il accepta. Et elle alla dans le désert. De là, elle se rendit à un ermitage où elle servit Dieu quelque temps. Puis elle résolut d'accomplir le pèlerinage, et se dirigea vers le désert, attachant le paquet de ses affaires sur un âne. En plein désert, l'âne mourut.

« Laisse-nous porter ton fardeau », lui dirent les hommes de la caravane. « Continuez votre chemin, dit-elle. Je ne suis pas venue en mettant ma confiance en vous. » Les hommes partirent donc, et Râbi'â resta seule. « O mon Dieu, s'écria-t-elle, les rois traitent-ils ainsi une femme qui est étrangère et impuissante? Tu m'as invitée dans Ta maison, puis au milieu du chemin Tu as permis que meure mon âne, me laissant seule dans le désert. »

A peine avait-elle fini sa prière, que l'âne bougea et se releva. Râbi'â plaça son ballot sur son dos et poursuivit son chemin. (Le narrateur de cette histoire raconte que quelque temps après il vit ce petit âne que l'on vendait au marché.)

Elle voyagea quelque temps dans le désert puis elle s'arrêta. « O Dieu, cria-t-elle, mon cœur est las. Où est-ce que je vais? Je suis une motte d'argile, et Ta maison est une pierre! J'ai besoin de Toi ici. » Dieu parla directement en son cœur. « Râbi'â, n'as-tu pas vu comment Moïse a prié pour Me voir? J'ai envoyé quelques miettes de révélation sur la montagne, et la montagne s'est effondrée<sup>1</sup>. Satisfais-toi ici de Mon nom! »

Un jour de printemps, elle alla dans sa chambre et baissa la tête en méditation. Sa servante lui dit : « O maîtresse, viens voir dehors les merveilleuses œuvres de Dieu. » « Non, répondit-elle; entre, toi, afin de pouvoir contempler leur Créateur. La contemplation du Créateur m'empêche de contempler ce qu'Il a créé. »

On rapporte qu'une fois elle jeûna sept jours et sept nuits,

1. *Qor'ân*, VII, 143.

sans jamais dormir, mais en passant chaque nuit en prière. Elle était près de mourir de faim, quand quelqu'un vint apporter un bol de nourriture. Elle alla chercher une lampe, mais en revenant s'aperçut que le chat avait renversé le bol. « Je vais aller chercher une cruche d'eau pour rompre mon jeûne », se dit-elle. Pendant qu'elle cherchait la cruche, la lampe s'éteignit. Elle essaya de boire dans l'obscurité, mais la cruche lui échappa des mains et se brisa en morceaux. Elle se mit à gémir et à soupirer : « O mon Dieu! que me fais-Tu, moi qui suis une misérable? » Elle entendit alors une voix disant : « En vérité, si tu le souhaites, Je t'octroierai la richesse du monde entier, mais Je retirerai ton amour pour Moi de ton cœur, car l'amour céleste et la richesse terrestre ne peuvent cohabiter dans un cœur. O Râbi'â, tu as un désir et J'ai un désir. Moi et ton désir ne peuvent demeurer ensemble dans un seul cœur. » Râbi'â dit : « Quand j'entendis cet avertissement, je détachai mon cœur de tout espoir terrestre. Pendant trente années, j'ai prié comme si chaque prière que j'accomplissais était la dernière de toutes, et je suis devenue si éloignée de l'humanité que, de peur que quelqu'un puisse distraire mon esprit de Dieu, je m'écrie à l'aube : « O Dieu! Rends-moi occupée avec Toi, afin qu'ils ne me rendent pas occupée avec eux. »

Un jour, Hassan de Basra, Mâlik ibn Dînâr et Shakîk de Balkh vinrent rendre visite à Râbi'â qui était malade. Hassan dit : « Personne n'est sincère dans sa prétention d'aimer Dieu s'il ne supporte avec patience les coups de son Seigneur. » Râbi'â dit : « Ceci a un relent d'égoïsme. » Shakîk dit à son tour : « Nul n'est sincère dans sa prétention à moins de rendre grâces pour les coups de son Seigneur. » Râbi'â dit : « Ceci peut être amélioré. » Mâlik ibn Dînâr dit : « Nul n'est sincère dans sa prétention s'il ne se réjouit des coups de son Seigneur. » Râbi'â dit : « Ceci doit encore être amélioré. » Ils lui dirent : « Parle donc toi. » Elle dit : « Personne n'est sincère dans sa prétention à moins d'oublier les coups en contemplant son Seigneur. »

'Abdu'l-Wâhid ibn 'Amir raconte que lui et Sufyân Thawrî allèrent prendre des nouvelles de Râbi'â durant sa maladie. « Elle m'inspira une telle vénération, dit-il, que je

n'osai prendre la parole, aussi suppliai-je Sufyân de commencer. Sufyân dit à Râbi'â : « Si tu Lui adressais une prière, Il soulagerait ta souffrance. » Râbi'â tourna vers lui son visage et dit : « O Sufyân, ne sais-tu pas qui a voulu pour moi cette souffrance? N'est-ce pas Dieu qui l'a voulu? » Sufyân répondit : « Oui. » « Alors, dit-elle, sachant cela, m'ordonnes-tu de Lui demander quelque chose de contraire à Sa volonté? Il n'est pas bien de s'opposer à ce que veut son bien-aimé. » Sufyân dit : « Que désires-tu donc, ô Râbi'â? » Elle répliqua : « Toi qui es de ceux qui sont instruits, pourquoi me poser une telle question? Par la gloire de Dieu, depuis douze ans je désire manger des dattes fraîches et je n'y ai jamais goûté, bien que, comme tu le sais, les dattes sont bon marché à Basra. Je suis une servante, et que peut faire une servante du désir? Si je veux et que mon Seigneur ne veuille pas, c'est de l'infidélité. Tu dois vouloir ce qu'Il veut, afin de devenir son serviteur véritable. Si Lui-même te donne quelque chose, c'est une autre histoire. »

Râbi'â disait : « Celui qui adore son Seigneur par crainte, ou dans l'espoir d'une récompense, est un mauvais serviteur. » « Pourquoi donc, lui demanda-t-on, L'adores-tu? N'as-tu pas l'espoir du paradis? » Elle répondit : « N'est-ce pas suffisant que nous soyons autorisés à L'adorer? Ne devrions-nous pas Lui obéir, même s'il n'y avait ni paradis ni enfer? N'est-Il pas digne de notre pure dévotion? » Et elle avait coutume de dire : « O mon Dieu! Si je T'adore par crainte de l'enfer, brûle-moi dans l'enfer; et si je T'adore dans l'espoir du paradis, exclus-moi du paradis; mais si je T'adore pour Toi Seul, ne me cache pas Ta beauté impérissable! » Un homme dit à Râbi'â : « J'ai commis de nombreux péchés; si je me repens, Dieu Se tournera-t-il vers moi? » Elle répondit : « Non; mais s'Il se tourne vers toi, tu te repentiras <sup>2</sup>. »

2. Traduction anglaise de R.A. Nicholson, *Translation of Eastern Poetry and Prose*, Cambridge, 1922, University Press éd., p. 134-136.

Abû'l Qâsim al-Junayd :

Le meilleur disciple <sup>3</sup>

Le sheikh Junayd avait un disciple qu'il préférait à tous les autres, ce qui incita la jalousie des autres disciples; le sheikh — connaissant les cœurs — s'en rendit compte.

« Il vous est supérieur en courtoisie et en intelligence, leur dit-il. Livrons-nous donc à une expérience, afin que vous aussi le compreniez. »

Junayd ordonna alors qu'on lui apporte vingt oiseaux, et dit à ses disciples : « Que chacun de vous prenne un oiseau, qu'il l'emporte dans un endroit où personne ne le voie, qu'il le tue, puis qu'il le rapporte. »

Tous les disciples s'en allèrent, tuèrent les oiseaux et les rapportèrent — tous, sauf ce disciple favori; lui rapporta son oiseau vivant.

« Pourquoi ne l'as-tu pas tué ? » demanda Junayd.

« Parce que le maître a dit que ce devait être fait dans un lieu où personne ne pouvait vous voir, répondit le disciple. Or, partout où je suis allé, Dieu voyait. »

« Voyez-vous le degré de sa compréhension ? s'écria Junayd. Comparez-le avec celui des autres. »

Les disciples demandèrent pardon à Dieu. ‘Attar

‘Abd Allâh ibn al-Mubârak,

‘Alî ibn al-Muwaffaq et le pèlerinage

‘Abd Allah vivait à La Mecque. Une année, après avoir accompli les rites du pèlerinage, il s'endormit, et vit en songe deux anges descendre du ciel.

3. Les sept textes qui suivent sont extraits du *Mémorial des Saints* de ‘Attar, et traduits par Éva de Vitray-Meyrovitch. Les éditions du Seuil ont réédité une traduction du 19<sup>e</sup>, celle de Pavet de Courteille, précédée d'une introduction de l'auteur du présent ouvrage.

« Combien de pèlerins sont-ils venus cette année ? », demanda l'un des anges à l'autre. « Six cent mille », répondit l'ange. « Combien de pèlerinages ont-ils été agréés par Dieu ? » « Aucun. »

« Quand j'entendis ces paroles, raconte 'Abd Allah, je fus saisi d'un tremblement. « Eh! quoi, m'écriai-je. Tous ces gens sont venus des extrémités de la terre, au prix de grandes difficultés et fatigues, depuis chaque ravin profond, en traversant de vastes déserts, et toute cette peine est vaine ? » « Il y a un savetier à Damas appelé 'Alî ibn Muwaffaq, dit l'ange, il n'est pas venu en pèlerinage, mais son pèlerinage est agréé et tous ses péchés lui sont pardonnés. »

« A ces mots, continue 'Abd Allah, je m'éveillai en disant : « Je dois aller à Damas voir cette personne. » Je me rendis donc à Damas et cherchai sa demeure. J'appelai à voix haute, et quelqu'un sortit. « Quel est ton nom ? » demandai-je. « 'Alî ibn Muwaffaq. » « Je désire te parler », lui dis-je. « Parle. » « Quel est ton métier ? » « Je suis savetier. » Je lui racontai alors mon rêve. « Quel est ton nom ? » demanda-t-il lorsque j'eus fini. « 'Abd Allah ibn Mubârak », répondis-je. Il poussa un cri et s'évanouit. Quand il revint à lui, je lui dis : « Raconte-moi ton histoire. »

L'homme me raconta : « Depuis trente années, je désire accomplir le pèlerinage. J'avais économisé trois cents cinquante dirhams sur les fruits de mon travail, et j'avais décidé cette année de me rendre à La Mecque. Un jour, ma bonne épouse devint enceinte; elle sentit l'odeur de la nourriture provenant de la porte à côté. « Va me chercher un peu de cette nourriture », me pria-t-elle. J'allai frapper à la porte de mes voisins et expliquai la situation. Ma voisine fondit en larmes. « Mes enfants n'ont rien mangé depuis trois jours, me dit-elle. Aujourd'hui, j'ai vu un âne qui gisait mort; j'en ai découpé un morceau et je l'ai fait cuire. Ce ne serait pas une nourriture licite pour vous. » Mon cœur brûlait dans ma poitrine en entendant son récit. Je pris les trois cent cinquante dirhams et les lui donnai. « Dépense cette somme pour les enfants, lui dis-je. Ceci est mon pèlerinage. »

« L'ange disait vrai dans mon rêve, conclut 'Abad Allah, et le Roi céleste avait raison de juger ainsi. » *'Attar*

« Un seul je cherche... »

Que faire, ô musulmans ? Car je ne me reconnais pas moi-même.

Je ne suis ni chrétien, ni juif, ni guèbre, ni musulman <sup>30</sup> ;  
 je ne suis ni d'Orient, ni d'Occident, ni de la terre, ni de la mer ;  
 je ne proviens pas de la nature, ni des cieux en leur révolution.  
 Je ne suis pas de terre, ni d'eau, ni d'air, ni de feu ;  
 je ne suis pas de l'empyrée, ni de la poussière ; pas de  
 l'existence ni de l'être ;

je ne suis ni d'Inde, ni de Chine, ni de la Bulghar, ni de  
 Saqsin,

je ne suis pas du royaume d'Iraq ni du pays de Khorassan.

Je ne suis pas de ce monde, ni de l'autre, ni du paradis ni de  
 l'enfer,

je ne suis ni d'Adam, ni d'Eve, ni de l'eden ni de rizwan.

Ma place est d'être sans place, ma trace d'être sans trace ;  
 ce n'est ni le corps ni l'âme, car j'appartiens à l'âme du  
 Bien-Aimé.

J'ai renoncé à la dualité, j'ai vu que les deux mondes sont un :  
 Un seul je cherche, Un seul je sais, Un seul je vois, Un seul  
 j'appelle.

Il est le Premier, Il est le Dernier, Il est le Manifeste, Il est  
 le Caché <sup>31</sup> ;

je ne connais nul autre que « ô Lui » — *ya hu* — et « ô Lui qui  
 est ! » — *ya man hu*.

Je suis enivré de la coupe de l'amour, je n'ai que faire des  
 deux mondes ;

je n'ai d'autre fin que l'ivresse et l'extase.

Si j'ai passé un seul instant de ma vie sans toi,

de ce moment et de cette heure, je me repens.

Si j'obtiens en ce monde un seul moment avec toi,

30. C'est-à-dire attaché de façon conformiste à une dénomination confessionnelle intolérante. Rûmî demeure, bien entendu, profondément musulman.

31. *Qor'ân*, LVII, 3.

je foulerais aux pieds les deux mondes, je danserais en triomphe à jamais.

O Shams de Tabriz ! Je suis si enivré en ce monde que je ne sais rien d'autre qu'ivresse et transports <sup>32</sup>.

Rûmî

### L'universalisme de l'Islam

Ceux qui croient,

Ceux qui pratiquent le Judaïsme,

Ceux qui sont Chrétiens ou Çabéens,

Ceux qui croient en Dieu et au dernier Jour,

ceux qui font le bien :

voilà ceux qui trouveront leur récompense auprès de leur Seigneur.

Ils n'éprouveront plus alors aucune crainte, ils ne seront pas affligés <sup>33</sup>.

Qor'ân

Dis :

« Nous croyons en Dieu ;

à ce qui nous a été révélé ;

à ce qui a été révélé à Abraham, à Ismaël, à Jacob et aux tribus ;

à ce qui a été donné à Moïse, à Jésus, aux prophètes, de la part de leur Seigneur.

Nous n'avons pas de préférence pour l'un d'entre eux ; nous sommes soumis à Dieu » <sup>34</sup>.

Qor'ân

La piété ne consiste pas à tourner votre face vers l'Orient ou vers l'Occident.

32. Rûmî : *Divân-e Shams-e Tabriz*.

33. *Qor'ân*, II, 62. Traduction de Denise Masson, Paris, 1967, Gallimard éd.

34. *Qor'ân*, II, 136 et III, 84. Même traductrice.



**La purification de l'être**

**L'homme qui parvient au secret de l'unité  
est celui qui ne s'arrête pas aux étapes de la route.**

**Le connaissant, c'est celui qui connaît l'être même,  
celui qui est témoin de l'être absolu  
et qui rejette au loin sa propre existence.**

**Ton existence, n'est autre que ronces et ivraie :  
rejette tout cela loin de toi.**

**Va balayer la chambre de ton cœur,  
rends-la prête à devenir la demeure du Bien-Aimé.**

**Quand tu en partiras, Lui y entrera,  
en toi, vidé de toi-même, Il manifestera Sa beauté.**

*Mahmûd Shabestari*